

## « André Chénier et la dynamique constituante des affects »

Yves CITTON

(Université de Grenoble 3 – UMR *LIRE*)

À lire bon nombre d'études sur André Chénier, on est souvent porté à croire que son exécution, le 25 juillet 1794, à l'âge de 31 ans, deux jours seulement avant la chute de Robespierre, fut le plus grand «service» que ses ennemis Jacobins pouvaient lui rendre. Aux yeux de toute une tradition, la guillotine lui a conféré le statut *politique* de martyr de la poésie et de la liberté, sur le refrain de *Ils ont tué le poète*. Aux yeux des meilleurs critiques littéraires qui se sont penchés sur son oeuvre au cours du dernier demi-siècle, son exécution semble par ailleurs acquérir une fonction *poétique* essentielle, en sauvant in extremis une oeuvre «mort-née» (née de la mort même de son auteur) et en donnant «sa valeur pathétique à une série de procédés jusque-là sclérosés et sclérosants pour l'écriture poétique». Contrairement aux larmes de sa poésie amoureuse, qui restent prisonnières du «vieil ordre des figures», les larmes et les cris du cœur de sa révolte politique auraient ainsi retiré de la chute du couperet un poids d'authenticité infiniment émouvant<sup>1</sup>. Pour une écriture qui tendait à «se diluer en rhétorique» et qui avait «tout intérêt à faire l'économie du développement», l'échafaud a permis d'accélérer dramatiquement le travail du «temps, qui mutile parfois les marbres pour achever leur beauté, [et] peut réaliser le même miracle en dérochant au sculpteur ses ébauches»<sup>2</sup>, conférant une beauté propre à l'inachèvement de l'*Hermès* et à «l'ambition brisée de tous ces projets»<sup>3</sup> dont les ailes ont été coupées après leur premier vol d'essai.

Autant l'interprétation du martyr politique repose sur des lectures souvent tendancieuses et simplificatrices<sup>4</sup>, autant les considérations poétiques sur l'inachèvement peuvent s'autoriser de justifications immanentes, profondément ancrées dans la logique textuelle. Comme le souligne pertinemment Jean Starobinski, «que l'oeuvre soit demeurée en suspend comme un atelier abandonné ou une barque naufragée tient à beaucoup de raisons»<sup>5</sup>, bien antérieures à la guillotine et sans rapport avec elle. C'est dès son tout premier texte, rédigé à seize ans, que Chénier

---

<sup>1</sup> Citations tirées de la belle étude d'Anne Coudreuse, «Élégie, souffle historique et pathétique dans la poésie d'André Chénier» in *Le Goût des larmes au XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1999 (pp. 306, 308 et 310).

<sup>2</sup> Jean Fabre, *André Chénier*, Paris, Hatier, 1965 (première édition, 1956), pp. 157, 208, 209 & 215.

<sup>3</sup> Michel Delon, Introduction à son *Anthologie de la poésie française du XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, Poésie, 1997, p. 21.

<sup>4</sup> Si les lectures s'inscrivent dans la tradition de Charles Maurras ou de Robert Brasillach semblent en voie d'extinction, de même que celles qui fustigeaient, à travers triste sort du jeune poète, les dangers du rationalisme, du matérialisme et de l'athéisme (voir par exemple Jacques Gausseron, *André Chénier et le drame de la pensée moderne*, Paris, Éditions du Scorpion, 1963), les bicentennaires de la Révolution et de la mort de l'écrivain paraissent avoir donné vie à une héroïsation renouvelée du martyr de la liberté (voir par exemple Pierre Prades, *Ils ont tué le poète: André Chénier (3 octobre 1762-20 juillet 1794)*, Paris, Société des écrivains, 1998 et Raymond Jean, *La Dernière nuit d'André Chénier*, Paris, Albin Michel, 1989).

<sup>5</sup> Jean Starobinski, *La Caresse et le fouet, André Chénier* dans M. Gagnebin et C. Savinel (éd.), *Starobinski en mouvement*, Seyssel, l'Or d'Atalante, 2001, p.419.

peignait un héros, Xanthus, mourant «à peine allumé le flambeau de ses jours» (GB,111)<sup>6</sup>, et c'est huit ans avant de se retrouver à la prison de Saint Lazare et d'y composer *La Jeune captive* qu'il écrivait déjà :

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée  
A peine ouverte au jour ma rose s'est fanée.  
La vie eut bien pour moi de volages douceurs  
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs. (GB,268)

En parcourant sa carrière poétique à tombeau ouvert, il a souvent eu conscience de «se perdre dans un tas de projets comme s'il devait vivre mille ans» (OC,413), «projets en l'air» (GB,314) dont l'inachèvement lui permettait «d'établir [s]es idées premières sans en épuiser les conséquences» (OC,626) et de faire que chacun de ces «courts et précieux fragments fût comme le tableau qu'Apelle laissa imparfait et que nulle autre main n'osa se charger de finir» (OC,686). Le mouvement dominant de ses élégies voit sa Muse «curieuse et volage» osciller entre le plaisir et le travail, l'amour et la sagesse, l'insouciance du moment et le souci de sa gloire future, «parcourant tous les objets flatteurs / Sans se fixer jamais» (GB,247), et ne grossissant son portefeuille de vers que pour chanter l'incomplétude de ses ambitions.

Les pages qui suivent tenteront de réinterpréter cette oscillation et cet inachèvement<sup>7</sup> – non plus, comme on le fait généralement, à partir de *la mort* qui a sanctionné le terme prématuré de sa destinée, mais à partir de la conception de *la vie* qui a structuré sa pensée et son oeuvre. Derrière la fausse gloire de son martyr politique mais à travers les vraies beautés de son chantier littéraire, il s'agira de chercher chez André Chénier, à la pointe la plus progressiste de son époque, une réflexion articulant une *bio-politique* à une *bio-poétique*. Plus précisément: il s'agira de recomposer un cadre de pensée unique et continu, qui se déploie depuis les premières élégies jusqu'aux derniers iambes en passant par la prose politique de 1792, et qui explore le rôle central joué par la dynamique des affects dans la constitution de la vie humaine, inextricablement individuelle et sociale.

Pour des raisons de place, on devra en rester aux plus grandes lignes d'un tel cadre, en se contentant d'indiquer quelques-uns des passages qui fournissent une assise à la lecture proposée. Au moment où la belle édition de Georges Buisson et Edouard Guittou nous aide à dépoussiérer les oeuvres du poète, notre lecture risque de décoiffer quelque peu le portrait que nous en a légué l'histoire littéraire – ce qui ne saurait toutefois effrayer un auteur qui aimait à fantasmer ses amantes «les cheveux épars» (GB,263) et à se peindre lui-même «le front échevelé» (OC,131). Au terme de ce décoiffage, on espère faire entrevoir qu'il est doublement faux qu'*ils* aient *tué le poète*, parce qu'en plaçant la poésie de Chénier sous les auspices d'un meurtre, on s'aveugle *et* à la complexité des agents historiques qu'il dénonce dans ses textes politiques, *et* aux types de processus constituants – *poiétiques* – qu'il met en place dans sa conception de la vie.

---

<sup>6</sup> Nos citations se référeront en priorité à la belle édition récente de Georges Buisson et Édouard Guittou: André Chénier, *Oeuvres poétiques*, t. I (Imitations et préludes ; Art d'aimer ; Élégies), Orléans, Paradigmes, 2005 (notée par la suite GB, suivi du numéro de page); pour les autres textes, nous renverrons à l'édition Pléiade de Gérard Walter des *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1950 (notée par la suite OC, suivi du numéro de page; on relèvera que les différentes rééditions de la Pléiade ne correspondent plus entre elles à partir de la p. 745).

<sup>7</sup> Sur le thème de l'inachèvement et sur le lien entre poétique et politique chez Chénier, voir le splendide article d'E. S. Burt, «Poétique de l'inachevé (1794, 27 juillet : André Chénier est guillotiné)» dans le bel ouvrage édité par Denis Hollier, *De la littérature française*, Paris, Bordas, 1993, pp. 556-563.

## LE GRAND ANIMAL EN REVOLUTION

Au lieu de traiter avec condescendance les incursions de Chénier, éternel jeune poète, dans le domaine de la métaphysique, aventurons-nous à le lire comme *un Philosophe* – à entendre dans le double sens que revêt ce statut dans l'univers des Lumières. Faisons donc d'abord l'hypothèse que son oeuvre ressort d'un système conceptuel consistant, ferme et aussi «achevé» qu'on puisse le souhaiter, dans lequel les contradictions apparentes ne sont pas des tares ou des symptômes de faiblesse, mais des points de tension et de rebond pour une élaboration *philosophique* plus poussée: comme le dit bien l'élégie IV,33, «son discours souvent se contredit» sans pour autant jamais cesser d'être «toujours vrai» ni renoncer à avoir «de se connaître la sage envie» (v.23&29,GB,318). Reconnaissons ensuite que sa pensée s'inscrit dans ce que les «Philosophes» de l'époque esquissaient de plus radical, qu'on appellera «matérialisme» avec Alain Niderst<sup>8</sup> ou, plus précisément, «néo-spinozisme» avec Jean Fabre<sup>9</sup>: une ontologie vitaliste qui récuse tout ordre transcendant providentiel et qui s'efforce de rendre compte de la constitution du réel (et des individus qui le composent) à travers des mécanismes relevant strictement de l'auto-organisation (de «l'autopoïèse»).

Comme réussit à le suggérer très précisément l'*Hermès* (en dépit de son «inachèvement»), l'être est à concevoir comme un «Océan éternel où bouillonne la vie» (OC,414). Au sein de ce monde-océan, aucune individuation ne va de soi : nos «individus» ne sont en réalité que des *flux* (de particules et d'énergie) qui ne prennent (parfois) la forme éphémère de gouttes spatialement séparées qu'en raison de différentiels de pression<sup>10</sup>. Loin de relever de l'évidence, l'émergence de flux et de choses individuées demande donc à être expliquée en termes de *constitution*, conçue à partir de leur structures internes et relationnelles : «l'état de chaque chose n'est que le résultat de ses qualités, intérieures et de ses rapports avec les autres choses» (OC,406). Au fond de chaque instant, ce système de la nature fortement inspiré de la tradition néo-spinoziste synthétisée par Diderot et d'Holbach nous fait donc entrevoir le chaos des entrecroisements entre forces en rapport de coexistence polémiques : «chaque chose a dans soi ses ressorts. Les autres choses la frappent au dehors. Ces qualités unies la font être et, pour la bien connaître, il faut les connaître ensemble et voir ce qu'elle est et quel rang elle a dans l'univers» (OC,407).

Ces rapports de pressions purement physiques se complexifient pourtant dès lors qu'on entre dans le domaine de la vie biologique et sociale, où tout doit s'expliquer alors en termes de niveaux de composition et d'organisation : si «dans le chaos des poètes, chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son poids», toutefois, dès lors que les phénomènes d'auto-organisation ont commencé à se déployer, «quand tout cela est arrangé, chacun est un tout à part et en même temps une partie du grand tout» (OC,406). Le bouillonnement océanique et ses flux prennent alors la forme apparente d'un *grand animal* composé de multiples animaux (eux-mêmes essaims et ruches) : «Il faut magnifiquement représenter la terre sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut, est sujet à des changements, à des révolutions, des fièvres, des dérangements dans la circulation de son sang» (OC,406).

---

<sup>8</sup> Alain Niderst, «Le matérialisme de Chénier», *Être matérialiste à l'âge des Lumières. Hommage offert à Roland Desné*, éd. B. Fink et G. Stenger, Paris, PUF, 1999, p. 219-31.

<sup>9</sup> Jean Fabre, *André Chénier*, op. cit., p. 71. Pour mesurer à quel point André Chénier se situe au cœur de cette tradition néo-spinoziste, bien plus conséquente et cohérente que ne le prétend ici Jean Fabre, voir notre étude *L'envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières* (à paraître).

<sup>10</sup> On reliera à cette infrastructure imaginaire de l'ontologie chénieriste la récurrence obstinée (déjà relevée par de nombreux critiques) d'images fluviales à la surface de ses vers et de sa prose.

Cette infrastructure ontologique de la pensée de Chénier informe de part en part sa conception du moment de «fièvre» et de «dérangement» extrêmes que représente la «révolution» de 1789. Le premier paragraphe de l'*Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*, par lequel le jeune homme se lance en août 1790 dans le monde de la publication et de la polémique, expose à ciel ouvert les articulations physico-biologiques qui sous-tendent sa pensée : «Lorsqu'une grande nation», comme un grand animal, «se réveille» d'une «longue léthargie», pour «renverser l'ordre des choses» sous lequel ses facultés se trouvaient opprimées, «elle ne peut en un instant se trouver établie et calme dans le nouvel état qui doit succéder à l'ancien. La forte impulsion donnée à une si pesante masse la fait vaciller quelques temps avant de pouvoir reprendre son assiette» (OC,199).

## LA GESTION DES FLUX D'AFFECTS

Notons qu'au début de cette première publication d'essence politique, le terme d'*état* est tiré du vocabulaire de la physique (plutôt que de la théorie gouvernementale) ; que ce dont il est question relève de phénomènes d'*inertie*, de *poussées* et de *déséquilibres* ; que la révolution apparaît sous la forme d'un *vacillement*, d'une oscillation entre des excès opposés, excès inévitables dus à la structure même de la conjoncture historique ; enfin, que ce mouvement de va-et-vient entre des excès contraires est placé sous l'horizon d'un *retour à l'équilibre* instaurant un nouvel ordre moins oppressif que l'ancien. Toute la lucidité et tout le drame de l'attitude de Chénier envers la Révolution tiennent en ces quelques points.

D'un côté, dans leurs revendications explicites, les interventions de Chénier dans les polémiques révolutionnaires demandent inlassablement un *retour à l'ordre*, à un minimum de stabilité et de paix sociale. Comme l'ont bien remarqué ses meilleurs lecteurs, il ne s'agit jamais d'une nostalgie pour l'Ancien Régime: l'ordre nouveau qu'il imagine pour la société révolutionnée n'est pas forcément très différent de celui que pouvaient avoir en tête un Robespierre, un Saint-Just ou un Cloots. Ce qui le distingue avant tout de ses ennemis jacobins tient moins à l'idéal visé qu'aux chemins à frayer pour y arriver. En 1790, les véritables ennemis du peuple français, ce sont à ses yeux les divers clubs, orateurs et publicistes qui contribuent à augmenter la vitesse d'agitation des particules sociales, alors que l'urgence devrait pousser à «terminer cette lente anarchie qui nous fatigue» (OC,260) et à rétablir cet «ordre public sans lequel il ne peut y avoir de société heureuse et libre» (OC,218). Dans les éclairantes catégories proposées par Jacques Rancière, Chénier se fait le porte-voix d'une demande de *police*<sup>11</sup> : que chacun s'en tienne à la place qui lui revient au sein du bel animal d'une société bien ordonnée, respectant les partages institués par les (nouvelles) lois en vigueur, de façon à ce que la production du bonheur commun puisse reprendre son cours (revigoré d'une efficacité et d'une équité nouvelles), ce qui a pour condition que «l'orageuse mer» d'un peuple devenu subitement indépendant soit «contenue dans son lit», comme le demande l'*Ode à David sur le Jeu de Paume* (OC,174 – cf. aussi OC,319 & OC,213). La table du peuple, «au banquet de la vie» (OC,186), ne se couvrira des biens promis par les principes de 1789 que lorsque l'ordre nouveau aura retrouvé

<sup>11</sup> Sur la distinction entre *politique* et *police*, voir Jacques Rancière, *La Mésentente*, Galilée, Paris, 1995, pp. 41-67 ; sur le «bel animal», voir Jacques Rancière, «Le Malentendu littéraire» in Bruno Clément et Marc Escola (éd.), *Le Malentendu*, Paris, PU Vincennes, 2003, pp. 121-132. Sur la notion de peuple chez Chénier, voir l'excellent article de Georges Buisson, «Chénier et le peuple avant 1790», *Revue française d'histoire du livre*, No 66-67, 1990, p. 99-116, ainsi que les autres contributions réunies dans le riche dossier proposé par ce numéro sur les représentations du «peuple» et de la «populace» dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle.

«son assiette». Ce programme se résume en un appel à *achever la Révolution* : en s'opposant à l'action agitatrice des clubs, et à leur «système de désorganisation sociale» (OC,280 & OC,312), André Chénier cherche désespérément à assurer «le retour de l'ordre et de l'équilibre sans lequel on ne peut rien regarder comme fini» (OC,201).

D'un autre côté, on sent toutefois percer à travers cet espoir d'un retour à une (nouvelle) police grâce à l'achèvement du processus révolutionnaire la conscience d'une nécessité et d'une temporalité propres aux ressorts internes et à la situation historique de l'animal en révolution. Quelles que soient la vérité et l'éloquence des appels qu'il pourra adresser au peuple français de 1790, ses mots viendront buter sur l'inertie propre à la «pesante masse» mise en mouvement en 1789: «il ne faut pas croire que lorsqu'un homme rare a fait voir la vérité à une nation qui était dans l'erreur, elle soit aussitôt ferme et invariable dans la bonne voie, [...] il lui faut du temps et de l'habitude, [...] il faut que l'expérience façonne son esprit à bien juger des rapports des choses nouvelles», comme l'aveugle-né de Cheselden (OC,715). Il serait non seulement «dangereux» mais «impossible» de «donner des lois à un peuple qui ne serait pas mûr» (OC,400-401), comme le soulignait déjà Rousseau dans le deuxième livre du *Contrat social*, que Chénier suit de très près. Dans le chaos des flux révolutionnaires se mettent en place des tourbillons de cercles vicieux qui attirent les masses populaires vers des niveaux inférieurs d'organisation. Par l'effet mécanique de différentiels d'énergie, l'agitation même des particules sociales les rend inaptes à entendre les paroles qui permettraient à l'ordre et à la paix de trouver leur assiette : «les orateurs qui excitent les hommes à ces méfiances indistinctes, à cette fermentation vague et orageuse, à cette insubordination funeste et outrageante, ont un bien grand avantage sur ceux qui les rappellent à la modération [...] en ce qu'ils trouvent dans le cœur humain et dans la nature des choses de bien plus puissants mobiles de persuasion» (OC,223).

La décision d'André Chénier de se lancer dans les tempêtes des polémiques politiques (pour y appeler à la paix et à la stabilité) correspond pour lui à un moment précis du processus révolutionnaire, celui où, confrontant «l'écueil de la prospérité», ce processus risque de se trouver «vaincu par sa propre victoire»: une fois surmontés les obstacles et les frappes externes, il reste à maîtriser les ressorts internes des passions que «Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux». Les «conjonctures présentes» (OC,225) commandent non plus tant de juguler les forces extérieures que de bien gouverner sa propre volonté : «Ne craignez plus que vous. [...] Qui peut tout pourra trop vouloir» (OC,174). Conformément aux leçons du dernier écrit de Spinoza, l'essence de la politique consiste à gérer au mieux les flux d'affects qui agitent une multitude dirigée bien plus souvent par «les passions irritables» que par «le sang-froid équitable» (OC,224). Cette lutte (espérée) finale de la Révolution se joue désormais dans les cœurs, en ce lieu le plus intime de notre être où «nous sommes contraints de lutter contre nous-mêmes et de nous défier de ce qui nous plaît» (OC,224).

C'est dans les formes d'(auto-)organisation que prendront ces flux d'affects que se jouera le destin de la Révolution, située présentement en un point de bifurcation entre les cercles vicieux des «méfiances indistinctes» attisées par des agitateurs (dont le cœur est lui-même dominé par l'ambition) et le bouclage (également circulaire, mais vertueux) qu'opère sur soi l'affect de confiance, dans ces «révolutions d'autant plus difficiles à exécuter que leur réussite dépend en grande partie de la confiance du peuple et que la confiance du peuple dépend presque toujours de leur réussite éclatante et rapide» (OC,710; cf. aussi OC,331). De fait, un vaste pan de l'œuvre d'André Chénier peut se lire comme un effort de gouvernement des passions, tantôt dénonçant les dangers de *la peur* (*Les Autels de la peur*, OC,358-62; *l'Ode à Charlotte Corday*, OC,178-180), tantôt appelant le riche à *la honte* de sa fortune devant le regard de l'indigent (*Le Mendiant*, OC,42; *l'Apologie*, OC,694-704), tantôt suscitant *l'indignation*, passion politique par excellence,

contre les iniquités des anciens et des nouveaux tyrans (OC,345-46; OC,712-13), contre «toutes les institutions humaines» lorsqu'elles se trouvent «dures et injustes» (OC,748), et contre la lâcheté trop humaine de «cette foule immense qui en secret abhorre autant que lui, mais qui approuve et encourage, au moins par son silence, des hommes atroces et des actions abominables» (OC,745). Comme le législateur, l'écrivain a pour fonction d'aider à *canaliser ces flux d'affects* que sont les mœurs : «entreprendre de changer les mœurs d'une nation, c'est comme changer le cours d'une rivière» (OC,709), «cela demande des efforts, mais ensuite cela va tout seul comme un fleuve que l'on fait changer de lit» (OC,401). Les textes politiques se fixent explicitement comme finalité principale de façonner ce «bon esprit public» dont a impérativement besoin un pays pour être libre (et la Révolution pour trouver son assiette et s'achever) (OC,207, 220). Le philosophe en proposant un discours sur les mœurs (OC,696-7), le dramaturge en répétant les maximes au théâtre (OC,730), le poète élégiaque en cristallisant les moments fugitifs de la dynamique passionnelle – tous contribuent à ce travail qui tient à la fois de la cartographie, de la navigation et de l'aménagement du territoire affectif : tous «les écrits des sages, des législateurs, guident leurs descendants dans l'étude du cœur humain. Comme un jour les pilotes auront la carte marine de leurs prédécesseurs, qui leur indiqueront la route : là est un courant dangereux, là un banc de sable, et là un écueil... C'est cette forme qu'il faut suivre (OC,416). Tous ensemble, ils *façonnent le bon esprit public*, faisant que «la loi dans les esprits se glisse, s'insinue» jusqu'au point où elle «les fait penser comme elle et fascine la vue» (OC,399).

## LE TRAVAIL ENTRE FAÇONNEMENT ET FERMENTATION

Comme le savent les lecteurs des *Élégies*, la mise au premier plan des affects ne date aucunement de la période révolutionnaire, puisqu'elle fonde le projet poétique d'André Chénier dès ses tout premiers essais : bien avant l'opposition entre l'art qui «ne fait que des vers» et le cœur qui «seul est poète» (GB,317), les imitations de jeunesse affirmaient déjà que «l'amour, la honte, la douleur» «Ne se taisent jamais dans le fond de mon cœur (GB,114). Les mêmes lecteurs savent aussi que cette constance à faire des affects le moteur et la visée de l'expression (politique aussi bien que poétique) s'accompagne d'une permanente inconstance dans le rapport à cette parole affective. Ce vacillement, ces oscillations entre excès opposés dont l'*Avis au peuple français* analyse les effets dans l'animal en proie à la fièvre révolutionnaire, Chénier a passé les dix années précédentes à les cartographier au fil des «flux et reflux d'espoir et de douleurs» (GB,309) dont sa poésie élégiaque suit la chronique. Entre les tentations de l'Amour et les aspirations à la Sagesse (GB,261, 281-82, 296), entre l'abandon au plaisir du moment et l'effort tendu vers une gloire future (GB,196, 245), entre les charmes de ses Belles et les chants de ses Muses (GB,235, 240-41, 287), entre la molle plume d'un Art d'aimer et le viril poignard d'un Acte tyrannicide (GB,276; OC,180), d'incessantes impulsions (issues de rencontres externes et de ressorts internes) empêchent constamment le jeune homme mis en scène par les *Élégies* de trouver quelque *assiette* que ce soit. Pareil aux électrons libérés par le chaos révolutionnaire, le poète se peint tiraillé et oscillant entre les rappels à l'ordre de son sang-froid et les égarements dans lesquels l'emportent ses passions irritables. Comme la «multitude aveugle, ignorante» et adonnée à une «oisiveté tumultueuse» (OC,212-13), comme cette «populace» (OC,231) qu'il fait mine de mépriser, il paraît voué à devoir sans fin «lutter contre lui-même et se défier de ce qui lui plaît» (OC,224). «Jouet d'un esprit vagabond et mobile» (GB,240), «De l'étude aux amours sans cesse promené», il oscille aux balancements d'un «cœur débile aux désirs condamné», «Qui

toujours approuvant ce dont il fuit l'usage / Aimera la sagesse et ne sera point sage» (GB,245) – pareil au «vulgaire imbécile», au «lâche troupeau», qui «de flux en reflux», «toujours turbulent et servile», flotte «de maître en maître et d'autel en autel» (OC,182-3).

On pourrait faire de même une lecture des *Élégies* qui esquisse à travers les traits volages de la maîtresse adorée une figure anticipant cette «populace» dont Chénier essaiera en vain de charmer et de capter l'esprit dans ses interventions politiques ultérieures. Comme la multitude inconstante, «Une belle est un bien si léger, si mobile!» (GB,151); comme l'amant naïf, en se lançant sur la scène polémique à la conquête des faveurs du public, il a été la victime d'une «douce chimère», qu'il devra ultérieurement payer de «repentir», de «larmes amères» et finalement de mort (GB,225). Comme Lycoris et comme Camille, la multitude s'avèrera très vite une «perfide» trahissant son pur et noble amour pour un Thersite, propre à «faire rougir notre orgueil ulcéré du rival qui nous fut préféré» (GB,153). Mais surtout, la beauté/populace «aime sa volonté» : il ne saurait être question de «heurter de front» ni les mœurs du peuple ni le «cœur impatient» de la belle. Il s'agit «d'inspirer» et jamais de «combattre»; si une victoire est à espérer, elle viendra à force de «complaisance» et jamais de «violence», elle sourira à celui qui aura su «céder» et se «soumettre avec grâce»:

Surtout point de contrainte. Espère un plus beau jour,  
Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour. (GB,151)

Dans la captation de l'âme aimée comme dans le façonnement de l'esprit public, «Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile» (GB,151 & OC,709).

La poésie amoureuse d'André Chénier apparaît dès lors comme le terrain d'élaboration d'un mode de rapport à l'Autre et de rapport à l'Acte capable de gérer les aléas, les complexités, les fragilités et les temporalités propres à *l'univers chaotique des flux d'affects*: un univers dans lequel ces flux peuvent à tout moment faire basculer le système dans des circularités vicieuses ou vertueuses; dans lequel mon intervention doit se plier à la viscosité propre des mouvements sur lesquels je souhaite agir, mouvements qui par ailleurs me donnent à moi-même mon inertie propre. Il est simultanément vrai que c'est *moi* qui agit sur *eux* et que *mon* action ne fait qu'exprimer un moment de *leurs* oscillations.

Ontologie néo-spinoziste, intervention politique et réflexion poétique coïncident remarquablement en cette représentation d'un agir humain relevant indissociablement du *façonnement* et de la *fermentation*. Le vocabulaire sollicité par l'*Hermès* pour rendre compte des phénomènes d'autopoiésis est à cet égard encore remarquablement suggestif lorsque sont évoqués ces «atomes de vie» qui «passent de corps en corps, s'alambiquent, s'élaborent, se travaillent, fermentent, se subtilisent dans leur rapport avec le vase où ils sont actuellement contenus» (OC,407). Toutes les oppositions traditionnelles entre activité et passivité, actions et passions, labeur et oisiveté se trouvent court-circuitées par un *travail* conjugué sur un *mode réfléchi*. Le processus de fermentation est par essence transindividuel. Ce n'est plus de l'Acte, mais du devenir que relèvent l'auto-élaboration et l'auto-raffinement par lesquels la Nature-Alambique tire des essences subtiles à partir de sa matière propre, en la conditionnant à l'aide de vases, d'ardeurs et de différentiels de pression. Tout le vocabulaire de l'agitation, du désordre, de la turbulence, du tumulte, du bouillonnement, de l'échauffement, de l'instabilité et du déséquilibre – celui-là même qu'essaient d'exorciser les appels à terminer enfin la Révolution lancés entre 1790 et 1792 – se trouve inscrit au cœur de la manière dont Chénier conçoit le devenir et l'auto-poiésis des affects qui donnent à la vie ses énergies et ses formes propres. On trouve, ici encore, sous la modalité réfléchie le verbe qui définissait le mieux l'intervention du poète-législateur sur le grand

animal social : «Tous les hommes ont le même fonds de goûts, de passions, de sentiments, qui *se façonnent* différemment dans chacun», qui «forment la constitution générale des hommes» avant d'être «modifiés par la constitution particulière des individus», et par «le cours» que lui donnent les institutions humaines (OC,410). C'est à travers des processus de fermentation, dont on sait qu'ils ont leur temporalité propre, que l'esprit public «se façonne», selon les frayages de flux d'affects dont les poussées et les rapports assurent à la fois la reproduction d'une constitution commune et la singularisation des constitutions individuelles.

## LA DYNAMIQUE CONSTITUANTE

On pourrait multiplier les exemples de superposition entre les différents niveaux sur lesquels se développe ce travail constituant, sous la plume d'un écrivain patriote ne se voulait «ni Jacobin, ni Feuillant» mais «simplement constitutionnel» (OC,794). On voit ainsi apparaître une même ardeur auto-destructrice (une même fermentation incontrôlée) dans le jeune poète qui anticipe sur ses réussites à venir (OC,755 & 688), «égarant ses vœux en projets enchanteurs» (GB,305), et dans le peuple dont «la ferveur première» est «trop ardente et trop active pour ne pas bientôt se consumer d'elle-même», sous la poussée des «excès d'un enthousiasme honnête et généreux» (OC,217). Tous deux pèchent, comme l'amant, faute de savoir attendre «un plus beau jour».

On se contentera de passer sommairement en revue les domaines privilégiés dans lesquels cette dynamique constituante<sup>12</sup> est cartographiée au sein des *Élégies*. Celles-ci, bien entendu, sont consacrées principalement à l'exploration de la dynamique du sentiment amoureux, et aux modalités selon lesquelles il contribue à *la constitution des couples* (ainsi qu'à leur dissolution). Le poète souhaite ainsi que ses écrits «Soient un code d'amour, de plaisir de tendresse», destiné à aider les jeunes amants à «bien aimer», au double sens de renouveler sans fin leurs plaisirs et de former des unions durables (GB,243-44). Ailleurs, il souligne que «Ce sont les chansons de l'amant qui rendent la femme belle» (GB,265): l'amour et le désir, s'ils émanent en partie des ressorts, des pulsions et de la fermentation internes à l'animal humain, ne trouvent à s'exprimer qu'à travers les canaux frayés par un travail de façonnement artistique – un *Art d'aimer*.

Au-delà du couple, les *Élégies* consacrent une bonne partie de leurs feuillets à *la constitution d'un cercle d'amis*. L'élégie I,14 déploie le plus richement la dynamique constituante qui se noue autour de la relation d'amitié. Selon le vieux principe voulant que l'union fasse la force, il s'agit bien entendu de former ensemble un édifice grâce auquel les cœurs «L'un sur l'autre appuyés ne chancelleront pas» (v.80,GB,214), se consolant, s'apaisant et se renforçant mutuellement. Une telle construction servira de camps retranché où le juste pourra «Braver du scélérat les indignes faisceaux» (v.216) et trouver refuge pour échapper aux perfidies des maîtresses et des tyrans. De façon plus originale, elle s'insérera aussi dans la transmission d'un exemple et d'un «modèle parfait» de façonnement du lien social (v.116). De même que les «antiques modèles» des Horace, Tibulle et autres Virgile doivent nous inspirer «Les aimables vertus qui firent leur bonheur» et nous inciter à «suivre l'exemple de leur vie» (v.45-54), de même les Le Brun, Brazais, De Pange et Trudaine peuvent-ils s'attendre à «être chez leur neveux imités à leur tour» (v.208) : de cœur à cœur, et à travers la médiation du livre, se met ainsi en

---

<sup>12</sup> Pour les fondements ontologico-politiques de ce travail constituant, voir l'étude de Toni Negri, *Le Pouvoir constituant*, Paris, PUF, 1997 – en particulier la section V,III, consacrée au mot d'ordre demandant de «Terminer la Révolution».



place un processus imitatif permettant, au fil des générations, de «[se] créer, au flambeau de [n]os mâles aïeux / Sur ce monde profane un monde vertueux» (v.175-76). L'élégie précise que c'est en fait une seule et même puissance constituante qui est à l'œuvre dans les domaines de l'Art, de l'Amitié et de l'Amour :

Non l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,  
Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie :  
Même souffle anima le poète charmant,  
L'ami religieux, et le parfait amant.  
Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière. (v. 125-129;GB,215)

On raterait pourtant l'essentiel des enjeux politiques et philosophiques des *Élégies* si l'on n'allait chercher cette dynamique constituante des affects qu'*au-delà* du couple: c'est *en deçà* de la relation à l'autre qu'elle est le plus souvent mise en scène (conformément à la nature du genre élégiaque) dans *la constitution de soi*. En lisant André Chénier comme un pré-romantique, on pourrait facilement se laisser fourvoyer par quelques formules frappantes, telles «On ne vit que pour soi, l'amitié n'est qu'un nom» (GB,147) ou «Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même ; / De devoir tout à soi» (GB,292). Faute de replacer ces déclarations d'«individualisme» dans le cadre profondément *transindividuel* de la pensée néo-spinoziste, on ne comprend pas comment Chénier peut à la fois admettre qu'en dernière analyse la survie de toute chose singulière ressort inévitablement du *chacun pour soi*, et affirmer simultanément que «rien n'est fait pour soi seul» (OC,406). Dans son ontologie comme dans sa vision de la société (amoureuse, amicale, politique), il est pourtant également vrai de dire que chaque individu est motivé par un conatus dont la nature est nécessairement égocentrée et de reconnaître que la substance de ce moi autour duquel se définit le conatus n'est en réalité rien d'autre que la concrétion du tissu des rapports à autrui. En tant que «partie du tout», l'individu est voué à «vivre de la vie commune» (OC,406); toute identité n'est que le moment (arbitrairement) isolé au sein de ce qui est en réalité un flux de *communication* (au double sens de *transmission* et de *mise en commun*): «cette qualité que je prodigue, je la tiens de telle chose, je la dispense à telle autre qui la communiquera à telle autre, etc.» (OC,407).

Certes, on ne vit «que pour soi» et rien n'est à espérer au-delà de notre bonheur terrestre (ce qui n'empêche nullement que, comme le décrivait Diderot, la jouissance anticipée d'une éventuelle gloire posthume puisse être une source de délices très réels) : Chénier peut ainsi reprendre à son compte les formules classiques d'un épicurisme régénéré par les leçons d'un néo-spinozisme qui fait de «la joie» un moment d'amplification de la force vitale: «Viens savoir être heureux : c'est la première loi» (GB,196); «Jouissons : être heureux, c'est sans doute être sage» (GB,198). Rien de cela ne doit toutefois faire oublier que pour *être soi* (pour avoir pu *le devenir* et pour pouvoir *persister* dans son être), il faut des amis qui nous guident et nous consolent, des amant(e)s qui nous énergisent, des poètes qui forment nos goûts, des modèles qui nous appellent à émuler leurs vertus, sans compter des boulangers qui nous nourrissent et des cordonniers qui nous chaussent.

Sous les quelques passages qui, chez Chénier, pourraient donner prise à l'idéologie du *self-made man*, on voit toujours percer l'image beaucoup plus suggestive et paradoxale d'une *self-made bee*, qui complète aussitôt les affirmations d'individualisme citées plus haut :

Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même ;  
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime.  
Vraie abeille, en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,

D'avoir su se bâtir des dépouilles des fleurs  
Sa cellule de cire, industriel asile  
Où l'on coule une vie innocente et facile. (*Él.*,IV,1,v.29-33;GB,292)

La récurrence du miel, de la ruche et de l'abeille dans les écrits de Chénier offre l'analogon parfait de cette «imitation inventrice» qui est pour lui constitutive non seulement de l'œuvre d'art, mais de l'*auto-poiésis de toute la vie sociale*<sup>13</sup>. C'est chacun de nous qui ne doit sa substance qu'à la collection-sélection d'innombrables appropriations imitatives puisées au sein de la vie commune; c'est chacun de nos gestes qui doit son «originalité», non pas à quoi que ce soit «d'originel», mais au mélange singulier d'imitations pollinisés au sein des fleurs du «patrimoine de toutes les générations et de toute l'espèce humaine» (OC,688-691). Selon la belle expression de l'éloge sur l'amitié, tout «âme» humaine est nécessairement «mutuelle» : tout esprit, tout cœur est par essence transindividuel. Entre l'océan bouillonnant où fermente la vie et la constitution de la ruche par pollinisation imitatrice, la dynamique des flux d'affects esquissée par Chénier s'inscrit ainsi dans le grand courant de pensée qui va des moralistes du XVIIe siècle qui, comme la troisième partie de l'*Éthique* de Spinoza, mettent le mimétisme au centre des mécanismes de génération des passions, et la sociologie de Gabriel Tarde qui, à la fin du XIXe siècle, modélisera le devenir social à travers la diffusion et la sédimentation de vagues imitatives.

#### **BIO-POLITIQUE DE LA LIBERTE, BIO-POETIQUE DE L'INACHEVEMENT**

La tête d'André Chénier tombant sous le couperet de la guillotine mérite-t-elle donc de faire de lui un *martyr de la liberté*? Sans doute, mais dans un sens sensiblement différent de celui suggéré par les formules qui se contentent de verser au compte d'un axe du mal jacobin (*ils*) le «meurtre du poète». Le témoignage des tiraillements, des douleurs et des déchirements auxquels donne lieu la liberté, on le trouve dans tout le portefeuille des *Élégies*, dont l'enjeu éthico-politique ultime est sans doute de nous apprendre à gérer au mieux nos attachements aux cœurs, aux âmes et aux esprits qui mutualisent notre propre développement. Or, dans cet apprentissage de bonne gestion du *lien* social, la conception triviale de la liberté (ne pas être attaché) n'apparaît généralement qu'à titre de repoussoir :

Quel mortel inhabile à la félicité  
Regrettera jamais sa triste liberté,  
Si jamais des amants il a connu les chaînes ?  
Leurs plaisirs sont bien doux et douces sont leurs peines. [...]  
Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu. (*Él.*,I,12ter,v.1-5&26;GB,209)

Vivre, d'une vie réellement humaine, c'est trouver son bonheur dans un certain type de «chaînes» dont les contraintes même ne sont pas sans douceur. Comme on l'a vu tout à l'heure, plus la vie s'élève dans les niveaux et les complexités de l'auto-organisation, plus l'individu fait partie de collectivités multiples dont les liens conditionnent son existence en la nourrissant d'une plus riche vie commune.

---

<sup>13</sup> Sur ce thème, voir mon article «André Chénier entre l'abeille et la harpe éolienne : enjeux poétiques et politiques de l'imitation inventrice», disponible en libre accès sur le site internet de LIRE Grenoble : <http://www.u-grenoble3.fr/lire/conferences/index.html>

Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,  
La malheureux qui, seul exclu de tout lien,  
Ne connaît pas un cœur où reposer le sien. (GB,297)

Ce n'est que de la mutualisation des cœurs – de la confluence et de la composition des courants d'affects dans les cadres du couple, du cercle d'amis, des vagues d'imitation balayant l'espace social – que peut émaner *cette assiette* sur laquelle «repose» la constitution d'un moi individuel, et sur laquelle Chénier compte pour faire «(se) reposer» l'ordre de la société nouvelle (et remettre en sommeil une Révolution enfin achevée). Les conceptions que Chénier propose de la vie et de la liberté s'inscrivent dans une bio-politique parfaitement consistante d'un bout à l'autre de sa brève carrière de penseur : qu'il affirme dans les *Élégies* qu'«être libre pour [lui] n'est que changer de fers» (GB,299) ou qu'il répète dans son catéchisme politique «qu'il n'est point de liberté sans loi» (OC,218), il ne fait qu'exprimer dans les deux cas les demandes d'un cœur qui «D'étendre ses liens fit son besoin suprême» (GB,296). Situait, avec toute la tradition hobbesienne, la liberté proprement politique dans l'appareil *légal* qui nous lie (*ligare*) aux devoirs qu'impose la coopération sociale, il mène son combat contre les turbulences anarchiques de la fermentation révolutionnaire en affirmant que le peuple est voué à «flotter de maître en maître» (OC,183), comme l'amant ne saurait désirer de rester «toujours errant, sans lien, sans maîtresse» (GB,205), mais souhaite simplement se donner une contrainte moins tyrannique et plus douce – tous les deux étant travaillé par un même besoin d'«étendre» et d'adoucir (d'emmieller) «leurs liens».

Si la pensée de Chénier vacille constamment entre l'esclavage d'amour et l'indépendance pacifiée d'une retraite assagie (et studieuse), de même qu'entre les contraintes de la loi commune et les exigences de la liberté individuelle, c'est qu'entre ces deux polarités, il ne faut pas simplement voir une contradiction, mais une *tension* féconde : une *métastabilité constitutive* de la bio-poétique chénieriste comme de la bio-politique démocratique<sup>14</sup>. La fermentation qui agite l'animal révolutionnaire n'est nullement extérieure à Chénier : c'est elle qui le constitue en polémiste, en penseur et en poète. Il ne s'agit pas d'une conjoncture historique passagère, mais d'une conséquence inhérente à la nature de la dynamique des affects à partir de laquelle se constitue la vie : affirmer que «L'amour seul dans mon âme a créé le génie» (GB,205), c'est déjà suggérer que les intermittences et les tumultes des passions font partie intégrante de tout invention régénératrice de l'être. Non seulement Chénier ne réclame jamais un retour à l'ordre ancien, mais il ne saurait appeler à un «retour à l'ordre» (tout court) sans récuser le transformisme structurant l'ontologie à laquelle toute son oeuvre souscrit. S'il est victime d'une illusion, elle est donc proprement *néoclassique*, en ce qu'elle croit à la possibilité de fixer au sein d'un ordre stable (équilibré, discipliné, normalisé) le constant surgissement du nouveau<sup>15</sup>. La «police» qu'il appelle de ses vœux dans ses polémiques contre les Jacobins – cette juste et stable distribution des parts dans le corps pacifié d'un animal social bien proportionné –, Jacques Rancière nous a appris à y lire *la négation du politique*, qui vit de l'ébranlement (passager) du

---

<sup>14</sup> Sur la notion de métastabilité et sur ses implications épistémologiques, voir les travaux de Gilbert Simondon, *L'individu et sa genèse physico-biologique* (1964), Grenoble, Millon, 1995, pp. 65-95 et *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier, 1989, pp. 31-65, ainsi que le dossier «Penser avec Simondon» de la revue *Multitudes* (No 19, automne 2004, disponible en libre accès sur <http://multitudes.samizdat.net>).

<sup>15</sup> Sur ces questions, voir les beaux articles de Lionello Sozzi, «Tradition néo-classique et renouvellement des images dans la poésie de Chénier», *Cahier de l'Association internationale des études françaises*, n° 20, 1968, p. 55-71 et de Jean Starobinski, «André Chénier et le mythe de la régénération», *Savoir, faire, espérer: les limites de la raison*, Bruxelles, Facultés universitaires St Louis, 1976, vol II, p. 577-591.

partage institué, ébranlement opéré au nom même des principes censés justifier ledit partage. Au même titre que cet ordre public présenté comme la pré-condition d'une société heureuse et libre, la retraite tranquille et studieuse évoquée par les élégies après chaque déception amoureuse fait briller l'illusion d'une vie dont l'assiette serait à la fois stable et savoureuse : ces deux gestes d'achèvement pacificateur nient toutefois la nature métastable d'une création poétique dont le caractère «volage» est essentiel dès lors qu'elle cherche à rester en phase avec la vivacité des affects :

Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,  
Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.  
Mais quoi ! cette constance est un pénible ennui. (OC,158)

Si de telles dénégations relèvent elles-mêmes de la métastabilité et non d'une contradiction dialectique de type hégélien, c'est que tout l'enjeu philosophique de l'œuvre d'André Chénier – sa beauté, son âme et son souffle propres – vient de ce que les deux termes opposés doivent être maintenus ensemble dans leur tension polaire, sans jamais se résorber en une synthèse pacifiée et pacifiante. Son horizon n'est pas celui d'une paix enfin normalisée, d'une Révolution enfin terminée, d'une oeuvre enfin complète, mais d'une *révolution permanente*, d'un processus interminable. On achève bien les chevaux – et les poètes – mais nul ne saurait fixer à son gré l'auto-poïésis du lien social, ni jamais achever une oeuvre qui s'attache à en épouser l'émergence.

On doit bien entendu regretter que les fantasmes adolescents de mort précoce se soient aussi cruellement réalisés sous la Terreur, et cela à deux jours seulement de sa décrue. Contrairement à ce qui est devenu un lieu commun de la critique chéniériste, on peut également regretter que le jeune auteur n'ait pas eu le temps de grossir le portefeuille de ses oeuvres, de pousser plus loin l'interaction entre façonnement et fermentation, d'exacerber encore davantage la tension entre les contraintes de sa théorie et les jaillissements de sa pratique, entre son besoin d'ordre et le tumulte de ses affects, entre son culte politique de la propriété et sa pratique littéraire du pillage imitatif – et de compléter au passage quelques-uns de ses projets en l'air. Comme certains de ses ennemis jacobins condamnés par l'Histoire pour avoir «tué le poète», il a travaillé à frayer les sentiers de cette révolution permanente dont s'approchent les sociétés humaines à mesure que s'intensifie leur démocratisation, c'est-à-dire à mesure qu'elles parviennent à instituer des processus capables de préserver leur métastabilité et de rendre interminable leur mouvement d'auto-dépassement.

La dynamique qui s'exprime à travers son oeuvre participe ainsi d'une *hygiène de vie*: savoir continuer à «espérer un plus beau jour», sans pour autant jamais s'enrôler sous les bannières d'un Grand Soir, ou d'une Lutte Finale; apprendre à saisir dans ses vers les tumultes du vierge, du vivace, sinon du bel aujourd'hui, sans jamais se reposer sur les lauriers de lendemains qui chantent. C'est donc au nom même de la révolution permanente qu'il faut rendre à la mort d'André Chénier son caractère révoltant d'échec parfaitement absurde, à laquelle nulle chanson critique ultérieure ne saurait trouver aucun mérite secondaire. En mutilant le corps du poète et, pour reprendre l'euphémisme de Jean Fabre, en lui faisant «faire l'économie du développement», la guillotine qui a «dérobé au sculpteur ses ébauches» n'a contribué à «achever leur beauté» que pour autant qu'on partage l'illusion néoclassique faisant de «l'achevé» une caractéristique essentielle du beau : la puissance singulière de l'œuvre d'André Chénier tient, au contraire, à la tension d'une dynamique de constitution inachevable, qui jusqu'«au pied de l'échafaud essaie

encor [sa] lyre» et investit toute sa force affective, «échevelée», dans le développement et la persistance de ce que la vie a de plus fragile, de plus improbable et de plus précieux.

Université Stendhal Grenoble 3  
UMR *LIRE*